

# — CARTOGRAPHIER AVEC LE VIVANT, UNE REDÉCOUVERTE DE LA PLASTICITÉ DES TERRITOIRES

Axelle Grégoire, Doctorante, Institut  
de géographie et durabilité,  
Université de Lausanne,  
architecte, DE HMONP,  
Société d'outils cartographiques (SOC)

Courriel :  
axelle.gregoire@unil.ch

## RÉSUMÉ

Partant du constat que le blanc des cartes révèle un monde invisibilisé, celui du vivant, et donc une défaillance de nos systèmes de représentation, l'enjeu de la cartographie serait de devenir le cadre d'une opération de redéfinition collective de notre écosystème par le dessin. L'hypothèse soutenue dans cet article soutient l'idée de repeupler les cartes pour construire des modes de coexistence, de cohabitation et de coopération. En intégrant simultanément la diversité des points de vue et la part de fabrication spatiale accomplie par les humains et les non-humains, il est possible d'identifier d'autres modes d'habiter. La question préalable de la représentation est un levier pour développer des procédures d'introduction du vivant dans l'équation territoriale et permettre ainsi de réincarner les territoires. Le projet de paysage est le laboratoire d'expérience de cette transformation vers de nouveaux *modus operandi*.

## MOTS-CLÉS

Vivant, cartographie, agentivités alternatives, habitabilité du territoire.

## ABSTRACT

Starting from the observation that the white of the maps reveals an invisible but living world, and therefore a failure of our representation systems, the

challenge of mapping would be to become the framework for a collective redefinition of our ecosystem through drawing. The hypothesis is to repopulate the maps to build modes of coexistence, cohabitation and cooperation. By simultaneously integrating the diversity of points of view and the share of space manufacturing accomplished by humans and non-humans, we see the emergence of other ways of living. The question of representation is a way to develop procedures for introducing living things into the territorial equation and thus allowing territories to be reincarnated. The landscape project is the observatory of this transformation towards new *modus operandi*.

## KEYWORDS

Living beings, cartography, new agency, interspecies way of living.

—

La crise écologique et l'entrée dans l'ère de l'Anthropocène<sup>1</sup> caractérisent le contexte et le cadre de cette expérience de réappropriation du monde par les cartes. Le nouveau régime climatique (Latour, 2013)<sup>2</sup> agit, en effet, comme une double révélation : il caractérise le constat de la ruine de nos territoires autant que l'ouverture des possibles par la redéfinition du rapport nature/culture. L'objet de cette quête/enquête consiste donc à réfléchir à la posture des acteurs de l'aménagement (architectes, paysagistes et urbanistes) à l'aube d'une réinvention globale des relations au vivant à l'échelle du territoire mais aussi dans la ville-même. Cette expérience sera, en effet, conduite dans le champ du paysage urbain comme lieu de convergence et de tension entre les différents agents (humains et non-humains) qui le composent. L'objectif serait de développer des procédures pour introduire le vivant dans l'équation territoriale et comme préalable dans sa représentation (cartographie) pour permettre de réincarner les territoires (idée et action).

Chaque partie de cet article se termine par le récit d'une expérience menée en collaboration avec d'autres disciplines. Chacun de ces projets interroge de manière pratique les notions présentées en amont. Qu'il s'agisse d'une activité de projet menée au sein de l'agence de paysage et d'urbanisme *BASE*, de *S.O.C.* (Société d'outils cartographiques) ou bien de *Zone critique* (), il s'agit toujours de penser le projet de paysage dans une perspective transdisciplinaire comme moyen d'élargir le champ de la pratique et d'explorer d'autres modes de savoir notamment par les Arts. Ces retours d'expérience sont autant de jalons qui peuvent dessiner le socle d'une nouvelle forme de pratique avec la cartographie comme mode de relecture et de réécriture. Une architecture qui tente de construire les outils de connexion à l'environnement plus que de bâtir le monde.

## — REPEUPLER LES CARTES

La carte une fois dépliée, l'œil reconnaît les lignes, s'oriente et construit l'espace. Pourtant une mosaïque d'espaces vides résiste au regard configurateur. Que sont ces espaces non représentés sur les cartes IGN<sup>3</sup> ? Sont-ils des plages de silence, contre-point à la saturation urbaine ? Le champs d'expansion

**1** Terme de chronologie géologique proposé par Paul Crutzen qui détermine le moment à partir duquel les activités humaines ont eu un impact sur l'écosystème terrestre et qui marque le début d'une nouvelle ère géologique.

**2** Bruno Latour reprend dans son livre *Face à Gaïa*, les conférences sur le nouveau régime climatique prononcées à Edimbourg lors des *Gifford Lectures* en février 2013. Il y fait une relecture de l'histoire politique de ces dernières décennies à travers le prisme du dérèglement climatique.

**3** Fonds cartographique proposé par L'institut national de l'information géographique et forestière (France).

d'une nature féroce ? Un chantier secret de la fabrique du futur de la ville ? Que se passe-t-il dans ces espaces-fantômes hors du récit métropolitain anthropocentré ?

## LE FOND DE CARTE : VIDE / INVISIBLE / LIQUIDE

### LE BLANC DES CARTES

Ce sont ces archipels silencieux que l'écrivain-enquêteur Phillippe Vasset (2007) a exploré pendant un an, cinquante zones blanches de la carte IGN de Paris n°2314OT. La fascination des artistes, des écrivains mais aussi des architectes et des paysagistes pour les lieux interstitiels n'est pas neuve et la non-coïncidence des cartes avec le réel est aussi un thème très étudié. Mais ils ne sont pas les seuls à s'intéresser à ces espaces ; les terrassiers en quête de plateformes de stockage de terres ainsi que les promoteurs et prospecteurs mènent également de vraies contre-enquêtes en fouillant les cartes à la conquête de ces zones blanches. Quand l'artiste rêve d'y trouver un monde oublié, les autres y espèrent un vide appropriable pour une nouvelle prise de terre. « *La cartographie, dès son origine impériale, aura été conçue comme un outil de colonisation, une manière d'écrire le récit d'une conquête où le civilisé s'empare de territoires soi-disant «vides» mais qu'il s'agit en fait toujours de «vider», car ils sont peuplés.* » (Vidalou, 2017, p. 28). Tous sont portés aux limites de la ville, dans l'interland<sup>4</sup> où ces poches se multiplient. Et tous font le constat que si ces zones sont blanches, elles ne sont pas, pour autant, inhabitées. Ces espaces pluriels sont peuplés d'humains et de non-humains.

### L'INVISIBLE, MATIÈRE DU PAYSAGE

Visiter ces zones, c'est donc faire le constat d'un monde *invisibilisé* mais c'est surtout s'étonner du caractère «dépeuplé» de nos systèmes de représentations cartographiques. Le territoire n'est pas vide mais les cartes le sont. Un des premiers verrous à l'intégration du vivant dans les cartes est qu'il se caractérise par sa difficulté à être représenté. La complexité des interrelations qui le définissent, son caractère non stable, l'invisibilité de ses phénomènes, les emboîtements d'échelles, rendent difficile sa prise en compte en tant qu'agent actif de la fabrique de la ville.

On peut élargir ce questionnement à la place de l'humain dans ces cartes

---

<sup>4</sup> Le mot « Hinterland » signifie « arrière-pays » en allemand. Dans son acception élargie, ce terme désigne l'aire d'influence métropolitaine qui se caractérise par des échanges facilités par l'installation d'infrastructures efficaces. Cet arrière-pays de la ville abrite souvent une partie de ses ressources (espace nourricier, de nature et de production). Les zones blanches s'y multiplient du fait d'une plus faible densité.

car si elles sont vides d'entités non-humaines, elles le sont souvent aussi d'humains. Elles n'en montrent que leurs effets, leurs extensions matérielles. Comment repeupler les cartes ? Comment représenter la diversité des agents actifs du territoire ?

#### L'ESPACE LIQUIDE DE LA CARTE NOMADE, UNE GÉOMÉTRIE NOUVELLE

L'hypothèse d'une carte qui serait construite par les vivants nous laisse imaginer un espace modelé par les parcours des *animés*<sup>5</sup>. Cela nous rapproche de la conception de l'espace lisse comme le définit G. Deleuze<sup>6</sup> par opposition à l'espace *strié*. Il ne s'agit plus d'un espace vidé mais d'un espace liquide, une matière pour vivre et construire dans, en immersion. Le territoire est ainsi pensé comme un catalyseur de trajectoires individuelles, un réceptacle de la multiplication des interactions, sans réel chef d'orchestre pour organiser les flux variés et variables soumis aux impératifs de vitesse mais surtout de fluidité. Faire passer l'espace du territoire d'un état solide à un état liquide l'impute de sa forme figée et permet d'y intégrer les qualités du vivant ; instable, fluctuant et protéiforme. Désormais rien n'est fixe tout est dans un état stationnaire. Il faut regarder le territoire par un autre prisme : Quels en sont les éléments miscibles ? Qu'est-ce qu'il lui donne sa forme ? Comment y cohabite-t-on et y coopère-t-on ?

Projeter dans cet espace implique donc de nouveaux types de manipulations : mélanger, filtrer, établir des barrages pour maîtriser et contenir, déterminer des structures pour canaliser, conduire le vivant sans le conditionner, geler des espaces pour qu'ils prennent forme même temporairement.

Dessiner dans cet espace équivaut à revenir à la carte nomade que décrit Careri comme « un *vide dans lequel les parcours connectent des puits, des oasis, des lieux saints, des bons terrains où paître et des espaces qui changent rapidement* » (Careri, 2002 p. 43). Ce fond de carte laissé libre cristallise la relation de l'homme et du territoire. Le corps en mouvement des vivants devient le moteur de la carte. « *C'est une carte qui semble refléter un espace liquide, dans lequel les fragments pleins de l'espace où rester, flottent dans le vide vers où aller, dans lequel les parcours restent marqué jusqu'à ce qu'ils soient effacés par les vents. L'espace nomade est sillonné par des vecteurs, les flèches*

**5** « Animé » est un terme utilisé par Alexandra Arènes pour désigner l'ensemble des vivants (humaine et non-humains) dans son travail sur la Cartogénèse du territoire Belval qui a donné lieu à une exposition au Musée de la chasse et de la nature et à une conférence organisée par la revue Billebaude le 6 novembre 2017.

**6** L'espace lisse, par opposition à l'espace strié, est développé par Gilles Deleuze et Felix Guattari dans *Mille Plateaux*. Cet espace, défini en étendue, est libéré des codifications et du marquage, c'est l'espace de la déambulation. Il se génère à fur à mesure qu'on le parcourt.

*instables qui, plutôt que des tracés, constituent des connexions temporaires.*  
 » (Careri, 2002, p. 43). Repeupler les cartes revient à se demander ce qui fait peuple dans cette mer-du-monde ?

### CE QUI PEUPLE, CE QUI FAIT PEUPLE

La difficulté de représentation du vivant dans les cartes a entraîné l'évacuation de la multiplicité des points de vue en la remplaçant par un grand centre-configurateur. L'hypothèse de recherche pourrait consister à établir les conditions d'une coexistence sur les territoires par les cartes en les paramétrant pour qu'elles soient capables d'intégrer simultanément la diversité de ces points de vue.

### LA RÉVÉLATION D'UN MONDE EN RUINE OU L'IMPORTANCE DU SOL COMMUN

L'entrée dans l'ère de l'Anthropocène nous oblige à repenser notre rapport au sol (épaisseur, fertilité, perméabilité), à naviguer dans l'espace liquide que nous venons de décrire de ce monde mouvant et imprévisible, à prendre acte de la finitude des ressources et enfin à réfléchir à la manière de réhabiliter notre territoire en ruine. Ce fait scientifique encourage un changement de regard sur le monde, une relecture de nos territoires par le prisme de l'*habitabilité*<sup>7</sup>. Cette réinscription violente de l'homme dans son territoire élargi en crise définit une nouvelle grille de lecture et agit comme un révélateur pour rendre visible l'invisible. C'est ce mouvement que les cartes doivent accompagner. Cette relecture révèle une agentivité qui n'est peut-être pas nouvelle mais jamais représentée. Elle fait naître des fantômes autant que des lobbys émergents. *Les champignons de la fin du monde*<sup>8</sup> décrit par Tsing (2015) qui surgissent comme des pionniers sur des sites après la catastrophe, les myco-

---

**7** Le terme d'habitabilité est utilisé pour les planètes et leurs satellites naturels pour définir la capacité d'un corps astronomique à développer et accueillir la vie. L'entrée dans l'ère de l'Anthropocène et la révélation de la ruine de nos territoires nous invite à utiliser cette mesure pour déterminer le degré de désagrégation de nos milieux anthropisés. Ce terme permet, en effet, de souligner l'état des territoires et plus largement de notre écosystème terrestre tout en pensant les outils de sa réhabilitation.

**8** L'exemple du Matsutake utilisé par Ana Tsing dans son livre *The Mushroom at the End of the World - On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, résume bien la friction entre économie et écologie. Ce micro-organisme devient à lui seul le symbole de l'exploitation du vivant par l'économie, tout en étant à la fois le modèle de nouvelles filières nées de la coopération entre humains et non-humains et de nouveaux modes d'habiter «dans les ruines du capitalisme». Par ces nouveaux «agencements» opportunistes, le vivant devient créateur de lien social, générateur de nouvelles formes, point d'origine d'une nouvelle filière, réparateur d'écosystèmes, lieu de conciliation entre le local et le global.

rhizes qui transforment la chimie des sols pour les rendre de nouveau fertiles et habitables en sont des exemples.

L'enjeu serait de redevenir «terrien» au sens de B. Latour, c'est-à-dire de réfléchir collectivement aux moyens d'«atterrir»<sup>9</sup> parmi les autres. Mais cette opération, cet atterrissage doit passer par un exercice de description de notre sol commun, une opération de définition collective de notre écosystème d'amarrage avec la cartographie comme mode de réécriture et d'action.

### MULTIPLICITÉ DES POINTS DE VUE - QUEL AGENTS ACTIFS ?

La notion d'*Umwelt*<sup>10</sup> est très utile pour appréhender la question du point de vue et pour révéler les différents mondes en co-présence. Despret et Porcher (2007)<sup>11</sup> reprennent et complètent la définition d'*Umwelt* par Uexküll, pour explorer les situations de domestication ou d'élevage comme des lieux d'entre-capture au sein desquels de nouveaux *umwelt* se créent et se chevauchent. Ce sont les lieux qui rendraient perceptibles la porosité des mondes et la flexibilité de ceux qui le peuplent. Penser l'*Umwelt* comme un mode de manifestation du terrain de vie<sup>12</sup> invite à annoncer la fin du centre configurateur (ou au moins son déplacement) dans le but de donner à voir les territoires perçus par d'autres agents actifs.

### VERS DE NOUVEAUX SYSTÈMES DE NOTATIONS

Cette réflexion sur le point de vue demande de réinterroger les modes de notations. Comment dessiner l'invisible, qu'il s'agisse du temps, du mouvement, du micro. Notre pratique de la cartographie s'intéresse en fait à la redéfinition de la légende. Il s'agit de tenter une refonte des paramètres pour représenter les qualités de ces puissances d'agir et de les transposer.

---

**9** Ce verbe est utilisé en référence au titre de l'essai de Bruno Latour « Où atterrir ? Comment s'orienter en politique ? »

**10** L'*Umwelt* est un concept développé par Jakob von Uexküll grâce à l'analyse de la vie d'une tique. Celui-ci désigne l'environnement sensoriel propre à une espèce ou un individu. Ainsi cette notion permet d'imaginer chaque être vivant comme un centre configurateur de l'espace et autorise à penser une superposition des mondes.

**11** « Avec la cohabitation des *Umwelt* d'êtres associés à des mondes qui inventent des modes de coexistence, on se trouve avoir affaire à un monde mobile, variable, aux frontières perméables et mouvantes. Au regard de cette possibilité, la domestication pourrait se définir comme la transformation de ce qui était un monde propre pour un être par un autre, ou, pour le dire plus juste, la transformation d'un être-avec-son-monde par un autre être-avec-son-monde. » (Despret, Porcher, 2007).

**12** Le concept du terrain de vie est utilisé dans le livre *Terra Forma* (à paraître aux éditions B42) coécrit avec Alexandra Arènes et Frédérique Aït Touati. Cette notion permet de définir des principes de notation pour dessiner des *umwelt* dans le but de les superposer. Les terrains de vie se basent sur les notions de subsistance, de parcours et de fréquence de répétition.

Elles ne peuvent plus être seulement réduites à des surfaces. Le cartographe doit désormais s'interroger sur la façon dont ces entités sont en mouvement et quelles formes du territoire elles engendrent. Cette recherche porte sur la définition de *signes* qui seraient plus aptes à intégrer l'ensemble du vivant et le caractère mouvant des territoires. Cette notation se doit d'être prospective : il peut s'agir de dessiner les trajets répétés ou d'élaborer un nouveau code. Assumer la subjectivité permet de contourner l'écueil du point de vue (influence sur l'objet regardé) et d'assumer le système de notation comme le langage propre de chaque cartographe. L'objectif reste de fournir au lecteur une clef de déchiffrement de ce code.

L'introduction de la subjectivité et la multiplication des points de vue provoquent une atomisation du monde qui n'est pas obligatoirement synonyme de dispersion. L'enjeu est d'y voir naître des alliances dont il s'agira de représenter la matérialité<sup>13</sup>. La ruine des territoires révélée par la crise climatique génère une crise de l'espace qui nous interdit de nous contenter d'un relevé physique selon les paramètres anciens et nous impose de questionner nos outils de description. La carte devient donc un laboratoire, elle s'augmente d'une valeur de prototypage puisqu'elle doit permettre de tester les possibilités de configuration sociale, géologique ou climatique. La mission des architectes-cartographes serait alors de fabriquer les outils de description de ce *terrestre* en cours de redéfinition. Pour résister à la tentation de continuer à concevoir dans un *espace qui n'est plus*, l'architecture est désormais utilisée comme un moyen de reformuler, de réarticuler notre rapport au monde. À la différence des projets d'architecture expérimentale postmoderne, des prototypes développés pendant la guerre froide ou encore des dispositifs imaginés aujourd'hui par les survivalistes, la proposition n'est pas de se fermer au monde mais au contraire de s'ouvrir à tout son écosystème, de proposer des mondes élargis. Il ne s'agit pas de penser une architecture-capsule de la protection, de la barricade ou de la fuite. Il ne s'agit pas non plus d'imaginer une utopie, un lieu sans terre et sans sol mais une pensée englobant les vivants dans leur diversité, leurs modes d'interconnexion et de coopération. Tenter de se situer sur une échelle entre le *sol* et le *hors sol*, donner les instruments d'un amarrage par le dessin.

---

**13** C'est l'objet du projet en cours de Bruno Latour sur les Nouveaux Cahiers de Doléances auquel S.O.C. participe.



## — DE LA CARTE DU VIVANT À LA CARTE VIVANTE : RETOUR D'EXPÉRIENCE 1



**Figure 1 :** INSIDE au Künstlerhaus Mousonturm à Franckfurt en 2018, conférence spectacle de et avec Bruno Latour, mise en scène par Frédérique Aït-Touati, Images et animation d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Sonia Lévy, Lumières de Rémi Godfroy, Musique de Eric Broitmann.

Dans la conférence-spectacle *Inside* de B. Latour mise en scène par F. Aït-Touati, l'expérience théâtrale est doublée d'une expérience de pensée. Le philosophe poursuit sa tentative de définition de la zone critique, bulle-milieu hyper-connectée, grâce à la réécriture du mythe de la caverne. Avec l'architecte Alexandra Arènes et l'artiste Sonia Levy, nous avons utilisé et combiné les outils classiques de conception (plan, coupes) pour cartographier la pensée en train de se développer autant que pour communiquer le défi d'une nouvelle condition, celle de *terrien*.

La construction d'un espace cartographique tridimensionnel par le déplacement des images en 2D et l'utilisation des différents supports de projection qu'offre la scène (écran en arrière-scène, sol, rideau et tulle en avant scène) transforme celle-ci en un prototype de visualisation expérimentale. Le philosophe est entré dans la carte qu'il décrit et incite le spectateur à le rejoindre dans cette expérience immersive. Cela a deux conséquences importantes: la fin du point de vue surplombant et l'atterrissage au niveau du sol, qui sont les deux préalables à la définition de *cette zone critique*.<sup>14</sup> Le fond de carte est remis en question par cette expérience de *recollement*<sup>15</sup> en direct. Le théâtre joue ici son rôle historique de laboratoire dans le projet de réinvention des représentations cosmologiques.<sup>16</sup>

Repeupler les cartes, ce serait accepter l'idée que nous ne sommes pas seuls, nous humains, à les faire. Il ne s'agit pas seulement de réintégrer le vivant (plantes, animaux, microbes) au sein des cartes mais de lui donner une voix, une capacité de conception. Ces « cartes du vivant » sont plutôt des « cartes vivantes » dans le sens où elles tentent de capter, d'intégrer la part de fabrication « spatiale » accomplie par les autres êtres vivants. Chaque carte est un monde en train de naître et c'est pourquoi celle-ci devient un moyen d'incarner et de partager les territoires.

---

**14** "Giving Depth to the Surface – an exercise in the Gaia-graphy of Critical Zones" (paper by Alexandra Arènes, Bruno Latour & Jérôme Gaillardet) in *The Anthropocene*. Cette tentative de représentation de l'espace qu'est la zone critique grâce à un travail pluridisciplinaire (philosophie, géophysique et architecture), montre comment les outils de représentation définissent notre rapport au monde et peuvent être des outils de relecture et de réhabilitation.

**15** À ne pas confondre avec le plan de récolement qui décrit les travaux réellement réalisés à la fin d'un chantier, l'action de « recollement » est l'assemblage, à la manière d'un puzzle, d'éléments composites pour dresser un état des lieux du site étudié. Ici, c'est le résultat d'une enquête graphique qui permet de recomposer les différentes dimensions et variables de cet espace.

**16** Voir le travail de Frédérique Aït-Touati en histoire des sciences sur les « theatrum mundi » et celui de Yann Rocher sur les théâtres et sur les globes notamment à travers l'exposition « Globes. Architecture et sciences explorent le monde » organisée par la cité de l'architecture et du patrimoine en 2017.

## COÏNCIDENCE ENTRE LA CARTE ET LE TERRITOIRE

### DESSIN / DESSEIN DES TERRITOIRES

La carte n'est pas une représentation du territoire, mais elle en fait partie, elle dessine le territoire. Elle en est une de ses formes. Cette idée rejoint la pensée d'Emanuele Coccia qui nous invite à imaginer qu'il n'y a pas d'espace hors du vivant. L'espace redéfini comme fluide impose de penser que chacun le modifie et participe à la forme de l'environnement qui nous entoure : «*Monde et vivant ne sont qu'un halo, un écho de la relation qui les lie*». L'exemple des plantes démontre que les vivants peuvent produire le milieu dans lequel ils vivent. «*Cette interpénétration de monde et sujet donne à cet espace une géométrie complexe en mutation perpétuelle*» (Coccia, 2016, p. 48). La carte ne doit pas se limiter à la portion de réalité à laquelle notre vue nous donne accès, elle doit donner un cadre d'action où observer les puissances d'agir (peuples humains et non-humains). Elle est un outil ou un intermédiaire à travers lequel les *points de vie* se retrouvent superposés et peuvent ainsi négocier des variables les uns avec les autres. Nous nous intéressons donc à l'aspect performatif du dessin. Qu'est-ce qui *fait territoire* dans cette traduction graphique de la projection réciproque entre vivant et monde ?

### SUPERPOSITION - COHABITATION - RECOMPOSITION

La prise en compte de la multiplicité de ces points de vue nous amènerait naturellement à réfléchir à l'histoire de cette construction collective des mondes selon le canevas d'une guerre de territoire. Pourtant est-il vraiment juste de la penser sur le modèle de la prédation, comme un conflit linéaire ? N'est-il pas plus honnête d'observer ces interfaces comme des éléments mouvants ; qui se fixent, bougent et parfois se dédoublent ? En effet, cela nous invite à enquêter sur les lieux et modes de superposition des mondes, voire à réfléchir à l'hypothèse d'une coopération passive entre urbain et non urbain. L'exemple des infrastructures confirme cette hypothèse. Le droit au paysage passe par l'accessibilité et donc par la construction d'autoroute au détriment de ces mêmes paysages (Aldo Léopold). Toutefois, ces délaissés vont finalement être le théâtre d'une reconquête par une nouvelle nature, celle du *Tiers Paysage* (Clément, 2004) mais aussi un nouveau moyen de répartition, de mobilité et de rayonnement du sauvage<sup>17</sup> (Morizot, 2016). On observe donc un système de recomposition permanente ; collaboration invisible et involontaire qui oscille entre stratégie d'adaptation (visant à la survie et à l'accès à un degré supérieur au confort) et cohabitation alchimique ; une co-construction territoriale.

---

**17** En référence à l'anecdote présentée par Baptiste Morizot sur la façon dont les infrastructures ont influencé le déplacement des animaux, en servant par exemple de guide aux déplacements des loups.

## DU MÉTABOLISME URBAIN À LA CARTE-CORPS

### RÉINCARNATION DE LA CARTE

Le fait de représenter le territoire à partir d'un animé permet de passer de la carte mentale à la carte-peau<sup>18</sup>, à la carte-corps et comme nous l'avons vu plus haut d'accepter la subjectivité mais aussi de quitter la posture anthropocentrée. Cette représentation à partir du corps englobe le monde. Quand on parle de la ville comme *métabolisme*<sup>19</sup>, le territoire revêt quelque chose du corps vivant. Il devient écosystème comme l'est aussi notre corps. Ce n'est pas sans rappeler la réécriture de la Terre sous les traits de *Gaïa*<sup>20</sup> (Lovelock, 1999; Latour, 2015). La vision écosystémique permet de dépasser le principe d'emboîtement d'échelles pour élaborer une subdivision du territoire en sous-espaces du vivant. La carte nous permet alors de nous situer dans un corps-monde, entre un monde qui s'arrache aux corps (crise climatique) et un corps condamné à être le prolongement de celui-ci (rétroaction). La cartographie ne souffre alors plus aucun blanc car nous sommes dans un continuum entre vivant-occupant et milieu-réceptacle.

### VERS UNE EXPÉRIENCE DU MONDE

Ce constat offre une nouvelle capacité d'agir. Chaque vivant peut faire acte de construction grâce à son corps en action. « *En modifiant les significations de l'espace traversé, le parcours fut la première action esthétique qui permit de pénétrer les territoires du chaos, construisant un nouvel ordre sur lequel l'architecture des objets situés s'est développée. La marche est un art qui porte en soi le menhir, la sculpture, l'architecture et le paysage.* » (Careri, 2002, p.22)<sup>21</sup>. Le corps du cartographe, en tant que centre-configurateur, contracte la représentation des territoires en un point.

---

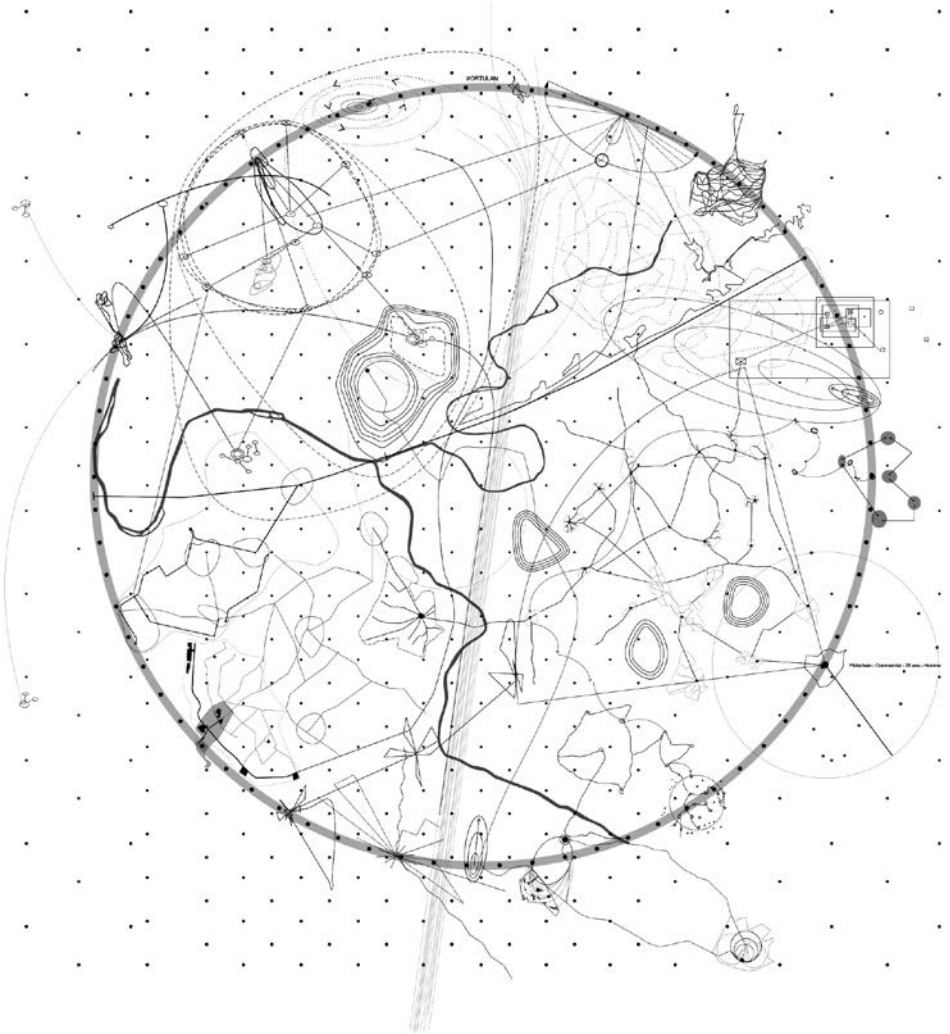
**18** Cette idée de carte-peau est développée dans le modèle « point de vie » du projet « Terra Forma ».

**19** En référence à la notion de « métabolisme urbain » qui considère la ville comme une unité métabolique complexe qui contrôle des flux entrants et sortants.

**20** James Lovelock, écologue anglais, a convoqué Gaïa, cette déesse grecque, pour appréhender et transmettre l'idée d'un système-terre fragile et complexe modifié par les phénomènes vivants qui y habitent. Mais cette tentative de raconter par le mythe a été mal comprise et on a vu en Gaïa, un super-organisme unique, une divinité voire une représentation de l'idée de Nature. C'est cette même idée de Gaïa que Bruno Latour tente aujourd'hui de repréciser et d'utiliser comme un moyen d'aborder l'entrée dans l'ère de l'Anthropocène. Il s'éloigne ainsi de l'idée de globe pour penser la multitude des vivants.

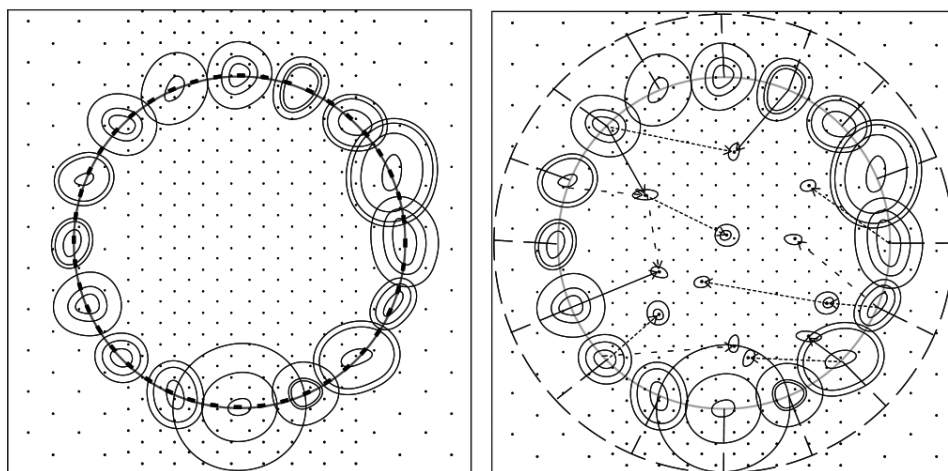
**21** Préface de Gille A.Tiberghien du livre *Walkscape*.

## — LE PROJET DE PAYSAGE, UNE OPÉRATION CHIRURGICALE : RETOUR D'EXPÉRIENCE 2



**Figure 2 :** Carte Paysage vivant (phase de travail), extrait du projet ayant donné lieu au livre *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles* (Éditions B42) de Frédérique Aït -Touati, Alexandra Arènes et Axelle Grégoire.

*Terra Forma* est le titre d'un manuel de cartographies potentielles, résultat d'une autre collaboration avec Alexandra Arènes et Frédérique Aït Touati. Ce travail, à la croisée des disciplines (Design et Sciences Humaines) est aussi le point de départ d'une réflexion plus large sur la plasticité des territoires avec la cartographie comme mode de réécriture et d'action. En empruntant ce thème classique de la science-fiction qu'est la *terraformation*, il s'agissait d'interroger la notion d'«habitabilité» du terrestre mais aussi de mener des expériences autour de notre capacité à générer des territoires par le dessin. *Terra Forma*, plutôt que d'inviter à une nouvelle conquête spatiale, propose d'explorer notre monde comme une *Terra Incognita*, entamant ainsi une réflexion pluridisciplinaire sur les pistes de réactivation de nos territoires en ruine.



**Figure 3** : Le principe du portulan, *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles* (Éditions B42) de Frédérique Aït Touati, Alexandra Arènes et Axelle Grégoire.

Cet *objet-frontière*<sup>22</sup> a été conçu comme un laboratoire mobile où nous avons pu tester la capacité de ces outils de spatialisation à déployer des mondes et à ouvrir d'autres futurs possibles. Il s'agissait d'établir une liste de gestes qui permettent de reconsidérer notre position parmi le monde vivant, que nous contribuons à générer autant qu'il nous génère. Ce manuel tente de construire par le dessin nos modalités d'interface avec l'environnement et renforce notre

<sup>22</sup> Terme emprunté à la théorie de l'acteur-réseau qui propose de définir une série d'artefact, en ce qui nous concerne les représentations matérialisées (cartes, dessins), comme des catalyseurs transdisciplinaires dans la récolte et l'articulation de data.

capacité d'action en proposant des outils cartographiques comme moyen d'*empowerment*. En effet, il est urgent de demander aux « peuples de Gaïa » de construire leur modèle-maquette-prototype et de voir comment ils s'assemblent pour commencer collectivement (à partir d'un script réinitialisé qu'est l'Anthropocène) à développer un récit forcément polyphonique. Vers quel *modus operandi* ?

Construire des modes de coexistence, de cohabitation et de coopération dans le monde de l'Anthropocène implique d'accepter de repenser la place de l'architecte ou du paysagiste et d'entamer une refonte des outils d'aménagement. Le projet de Paysage, parce qu'il travaille étroitement avec le vivant, semble un bon observatoire de cette transformation.

### QUEL RÔLE POUR LES CONCEPTEURS ? VERS DE NOUVEAUX OUTILS PROSPECTIFS

Comme nous l'avons vu, la crise climatique dessine le contour d'une réflexion nouvelle sur la porosité entre Ville et Nature, les interactions de l'homme et de son environnement. L'intégration dans les équipes de projet urbain de paysagistes est un levier de basculement intéressant. Le projet de paysage invite, en effet, à penser un déplacement voire un dépassement de la logique de plan (répartition/fixation) vers celle d'écosystème et de processus (collaboration/mouvement). Cette réflexion porte, en effet, sur l'hypothèse que par la réintroduction du vivant et de ces logiques propres (temps de pousse incompressible, condition de croissance sans compromission, pensée écosystémique, etc.) dans le temps du projet urbain, on introduit un ingrédient qui redéfinit la façon de penser l'aménagement. La ville, redéfinie comme métabolisme par cette relecture, demande de repenser les outils de projet devenus inadaptés dans cette géométrie nouvelle. Grâce à cette collaboration pluridisciplinaire, l'architecture devient l'expression d'un projet d'adaptation, d'acclimatation à un environnement en cours de recomposition.

Le savoir-faire du paysagiste est justement de pouvoir composer avec cet invisible, cet aléatoire. Sa pratique se conçoit à partir d'un *faire initial* (conception, choix des essences, plantation) suivi d'un *laisser-faire* (le temps du vivant pour se déployer) plus ou moins conditionné.

Dans un échange avec le paysagiste Bas Smet<sup>23</sup>, E. Coccia a repris et développé cette idée du vivant comme concepteur d'espace en redéfinissant de manière provocatrice le rôle du paysagiste, qui comme la plante, serait un

---

**23** Débat « Paysage et Biosphère » organisé à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine en mai 2018.

jardinier parmi les autres êtres vivants. En effet, le projet de paysage est un point de contact entre deux *points de vie*<sup>24</sup> que sont le paysagiste et la plante, le point de départ d'une coopération et le déploiement presque simultané de deux mondes imbriqués. Dépassant la simple collaboration, chaque être vivant composerait les éléments d'un même corps pour une *anatomie du vivant extrasomatique*. Le territoire métabolique oscillerait donc en permanence entre ruine et chantier, quitte à ne plus savoir si on se situe au début ou à la fin d'un cycle, dans des vestiges ou sur de nouvelles fondations. On retrouve une temporalité cyclique, le système fermé en recyclage continu d'un corps-monde redéfinit entre *nécropole et cultures de souche*. Ainsi chaque projet de paysage serait alors une « opération chirurgicale ».

### ARTEFACT NATUREL

Une autre piste serait de penser ces projets de collaboration avec le vivant comme des artefacts naturels. Les humains se sont longtemps pris pour des metteurs en scène du théâtre du monde : organisateurs de l'espace, terrasseurs, bâtisseurs, peintres de paysages, façonneurs de montagnes. Peut-être qu'il ne faut pas totalement nier cette tendance à la terraformation démiurgique, ne pas renier cette appétence pour la mise en scène du monde, mais plutôt accepter une modification de rôle. *«Les artefacts naturels sont des objets-frontières qui permettent de dépasser les oppositions classiques de l'écologie (...) ils doivent être vus comme des moyens de reconstituer un rapport sain de soin et de responsabilité entre l'humain et la nature.»* (Waller, 2017, p.21)

Cette vision transgressive abolit la séparation franche entre le domestique et le sauvage pour penser des natures hybrides. L'hybridation est l'outil essentiel pour passer de l'aménagement du vivant, sa domestication à la réintroduction du vivant dans l'aménagement. Encourager les interactions entre humains et non-humains comme mode d'action est le moyen de penser un monde en co-construction *«grâce à une créativité mutuelle et partagée»*. La carte devient un espace transitionnel (D. H. Winnicott<sup>25</sup>) et transactionnel autant que le jardin.<sup>26</sup>

---

**24** La notion de « point de vie » développée par Emanuele Coccia pour penser le végétal peut être élargie à tous les non-humains mais aussi aux humains, une façon d'appréhender ceux qui habitent le territoire dans leur relation au sol et aux autres, sans hiérarchisation.

**25** Nous utilisons ici la notion du lieu transitionnel développé par D.W. Winnicott dans son analyse du rapport mère/enfant en le déplaçant au rapport homme/environnement. Ces lieux sont à la fois des substituts, des mises en interrelation, des support d'un environnement commun naissant entre humains et non-humains, une sorte de construction d'un Umwelt commun, une nouvelle habitabilité du corps et des mondes.

**26** Les cartes tactiles des inuits, découvertes dans les années 1880 par Gustav Holm, pourraient être un exemple de ces cartes comme espace transitionnel. Objet intermédiaire, elles permettent de rapprocher le corps du territoire, y naviguer par le toucher.



## — LA VALLÉE DE LA CHIMIE : RETOUR D'EXPÉRIENCE 3

Le projet de la Vallée de la chimie<sup>27</sup> s'appuie sur la mise en place de protocoles expérimentaux de modification de l'ADN du sol<sup>28</sup> comme acte de projet. Face à l'impossibilité de faire projet de manière classique (pollution des sols, problème de foncier, protection de la population face aux risques industriels, logique industrielle restrictive, manque de financement), l'agence BASE a développé une stratégie paysagère alternative. Cette méthode avait la double fonction de produire un paysage mais aussi de permettre d'étudier la façon dont ces opérations contribuent à une nouvelle manière de faire. Un paysage laboratoire dont on pourrait analyser les enjeux, les nouveaux modes de fabrication autant que son acceptabilité du point de vue de l'esthétique et des usages. La documentation des process techniques de refertilisation enregistrés sur le terrain permet simultanément de réfléchir à la constitution des plateformes de gestion des terres mis en œuvre (design stratégique) et d'accompagner la création de cette filière (cadre juridique et politique). Ce projet-processus entre opération paysagère de grande envergure et protocoles scientifiques de traitement des sols, a vocation à mieux comprendre les liens entre ressource et paysage dessinant une nouvelle cartographie des acteurs de la *fabrique* des territoires. Dans ce dernier exemple, la cartographie est un moyen de recomposer le réseau d'acteurs et le recours au vivant devient un outil de transformation de l'espace (qualité et forme).

L'invention du concept de *Transnaturalité*<sup>29</sup> a, en effet, permis de détourner la valeur du paysage pour en faire un paysage qui génère de la valeur. Ce

---

**27** L'origine de la commande lancée en 2014 par le Grand Lyon avait pour vocation d'impulser un changement d'image de la Vallée de la chimie pour empêcher un affaiblissement économique en offrant de nouvelles perspectives d'implantation pour les industries. En effet, ce territoire, qui s'étend sur 800ha le long du Rhône au sud de la métropole, avait valeur de prototype sur l'articulation énergie/écologie et ses difficultés. Le risque industriel qui caractérisait le site a invité l'équipe pluridisciplinaires OMA/BASE/SAFEGE à développer des méthodologies alternatives de projet.

**28** La stratégie paysagère menée par l'agence BASE sur le site de la Vallée de la chimie au sud de la métropole lyonnaise depuis 2017 a pris comme point de départ la problématique mondiale de la rarefaction des terres fertiles. BASE a travaillé à développer des plateformes de dépollution et de refertilisation des terres, de tests de plantations, et de régénération biologique des sols. En effet, A travers ce processus de transformation, l'expérimentation sur les sols et les végétaux, nous avons pu interroger la place du vivant dans l'aménagement et la place du public dans le dispositif.

**29** Concept développé dans le cadre du projet de la Vallée de la chimie à l'Agence BASE avec Alexandra Arènes sous la direction de Bertrand Vignal. Extrait du plan Guide la Vallée de la chimie 2015 : « Le terme Transnaturalité est formé du préfixe latin «trans-», qui signifie «au-delà», exprimant ainsi l'idée de changement, de traversée et de transformation. La naturalité est le caractère naturel d'une chose, son appartenance à la nature. La Transnaturalité propose d'aller au delà de l'idée de nature et de paysage aujourd'hui développé dans les projets urbains et les stratégies territoriales existantes. Phénomène chimique, c'est une transgression, un artefact entre nature et artifice ».

déplacement sémantique d'un paysage produit à un processus de production, propose de modifier l'appréhension du paysage pour en faire un agent actif autonome de la redéfinition du territoire.

La carte est un objet-frontière qui traverse les disciplines et les statuts de production. Elle est la scène où l'on peut observer l'émergence d'une nouvelle agentivité, la diversité du vivant. Artefact autant qu'outil de description, sa flexibilité interprétative permet la prise en compte de la diversité des points de vue. Par sa capacité à générer des réécritures et à engendrer l'action, elle est l'espace de négociation des territoires. Un laboratoire pour de nouvelles collaborations et la fabrication d'outils prospectifs.

## — BIBLIOGRAPHIE

Arènes A., Aït Touati F., Grégoire A. (sous presse). *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*. Paris : B42.

Careri, F. (2002). *Walkscapes : La marche comme pratique esthétique*. Arles : Jacqueline Chambon - Actes Sud.

Clément, G. (2004). *Manifeste du Tiers Paysage*. Paris : Sens&Tonka.

Coccia, E. (2016). *La vie des plantes, une métaphysique du mélange*. Paris : Payot et Rivages.

Despret, V. et Porcher J. (2007). *Être bête*. Arles : Actes Sud.

Latour, B. (2015). *Face à Gaïa, Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte.

Lovelock, J. (1999). *La Terre est un être vivant, l'hypothèse Gaïa*. Paris : Flammarion, coll. Champs.

Milon, A. (2014). *Pour une critique de la raison écologique, le plan de nature*. Paris : Circé.

Morizot, B. (2016). *Les diplomates, cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Paris : Wildproject.

Tsing, A. (2015). *The Mushroom at the End of the World, on the Possibility of life in Capitalist Ruins*. Princeton : Princeton University Press.

Vasset, P. (2007). *Un livre blanc, récit avec cartes*. Paris : Fayard.

Vidalou, J-B. (2017). *Être forêt, habiter des territoires en lutte*. Paris : La Découverte, coll. Zones.

Waller, M. (2016). *Artefacts naturels, Nature, réparation, responsabilité*. Paris : Éditions de l'éclat philosophique et imaginaire.

